

Leone Gazziero*

Simon de Tournai : la rumeur et la légende

Pour Emmanuelle Jablonski en gage d'amitié

Simon of Tournai: Rumour and Legend

Résumé

Comment et pourquoi les contemporains de Simon de Tournai, maître très en vue des écoles parisiennes de la seconde moitié du XIIe siècle, se sont emparés d'un fait divers, le malaise qui a entraîné sa mort, pour en faire un destin exemplaire et l'une des légendes les plus tenaces du Moyen Âge des clercs ? Nous étudions le cas « Simon de Tournai » en le replaçant dans son contexte intellectuel, la transition passablement tumultueuse entre l'Âge dit de Boèce et l'Âge scholastique, afin de dégager les mécanismes par lesquels, aux mains de ses adversaires et, surtout, des ennemis de sa corporation, ce qui au départ ne devait être qu'une rumeur a pris une ampleur et une signification exceptionnelles.

Mosts clés: Folie Médiévale; Écoles de Théologie de Paris; Vie universitaire au Moyen Âge

Auteurs: Simon de Tournai; Pierre de Poitiers; Guillaume Saint-Victor; Gérard de Cambrai; Mathieu de Paris; Thomas de Cantimpré; Jacques de Vitry.

Abstract

How come that his contemporaries transformed the unfortunate demise of a scholar of renown into a legend in its own right? By replacing the event in the context of the Parisian schools of the late XIIth century, the paper investigates the mechanisms and the background of Simon of Tournai's affair. Gerard of Cambrai, Matthew Paris and Thomas of Cantimpré's accounts and motivations are cross-examined and checked against what we know about the Parisian intellectual scene and its social and institutional conflicts. The picture we obtain is a contrasted one; yet it does not lack a certain

* Unité Mixte de Recherche 8163 « Savoirs, textes, langage », CNRS - Université de Lille III, 59653 Villeneuve d'Ascq Cedex, France Email : leone.gazziero@univ-lille3.fr.

redeeming consistency which allows for a glimpse into the competitive and colourful scholarly life of medieval society at its best (and not so best).

Keywords : Medieval Madness; Parisian Theological Schools; Medieval University Life.

Authors: Simon of Tournai; Peter of Poitiers; Walter of Saint-Victor; Gerard of Cambrai; Matthew Paris; Thomas of Cantimpré; Jacob of Vitry.

1. Prolegomena

Nous sommes en l'An du Seigneur 1201. Simon de Tournai, maître parisien de grand renom, souffre d'une attaque, très sévère. Il ne meurt pas sur-le-champ, mais ses facultés sont fort amoindries, sa raison à jamais troublée. Si tant est qu'il parle, ses propos sont désormais décousus, incohérents. Il survit quelque temps, misérablement, dans un état d'hébétude – selon les uns – de frénésie – selon les autres.

Ce n'est ni la première ni la dernière fois qu'un coup du sort frappe un homme d'exception et le met sur la touche de façon brutale, parfois sublime, parfois grotesque. Le Cardinal Danielou ira à la rencontre du Dieu vivant dans l'épéctase de l'Apôtre, Molière sort de scène couché à la manière du malade imaginaire mais sans espoir de se relever pour le spectacle d'après. En dépit du caractère, somme toute, ordinaire de son accès de folie, la mésaventure de Simon de Tournai a pris, assez tôt et durablement, l'allure d'un destin exemplaire. De fait, l'homme ne semble avoir souffert ni d'un délire puissamment organisé ni de troubles particulièrement spectaculaires du comportement. Son mal s'apparentant plutôt au phénomène que les historiens de la folie – surtout après Michel Foucault – associent volontiers à la déraison, à savoir l'*absence d'œuvre*¹. Simon de Tournai est en sa folie fort peu inspiré, si bien que d'après nos sources – qui sur cet aspect s'accordent entre elles (ce qui mérite d'être signalé) – n'aurait rien produit de significatif, voire rien produit du tout sous le coup de son égarement. Simon de Tournai ni n'écrit ni ne dessine, il n'investit pas non plus les objets qui l'entourent d'un sens, fût-il extravagant. Surtout, Simon de Tournai ne parle plus

¹ On connaît l'importance de cette notion, mais aussi les problèmes qui l'accompagnent chez Foucault lui-même. Elle joue un rôle tout à fait capital – constitutif et régulateur – dans la préface de 1961 à *Folie et déraison. Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Plon, 1961, p. V : « Qu'est-ce donc que la folie ? » – demande Michel Foucault – « dans sa forme la plus générale, mais la plus concrète, rien d'autre, sans doute, que l'*absence d'œuvre* ». Cette préface, on le sait aussi, ne sera pas reprise dans les trois rééditions successives de l'ouvrage, toutes postérieures d'ailleurs au débat lancé par Jacques Derrida dans « Cogito et histoire de la folie », *Revue de métaphysique et de morale*, 68, 1964, 460-494, qui en faisait précisément l'une des cibles de ses critiques, peut-être bien la principale.

en son nom propre et, à vrai dire, il ne donne à entendre pas grand-chose de ce qui se passe dans un esprit qui – avant de basculer – faisait pourtant l’admiration de ses contemporains tant par son acuité que par son érudition.

Il va sans dire que son cas présente, à un degré éminent, les difficultés, déjà redoutables, que nous rencontrons chaque fois qu’il s’agit d’approcher cette figure de l’altérité radicale qu’est la folie ou l’aliénation. S’il est déjà très difficile de parler de façon sensée – sensiblement – de fous et de folie, déclarer quelqu’un fou et déterminer en quoi consiste sa folie devient une tâche autrement délicate dès lors que l’un (le fou ou supposé tel) et l’autre (sa soi-disant folie) appartiennent à un passé révolu, sont le fait d’un monde aussi éloigné de nous que peut l’être l’univers intellectuel très dynamique et très conflictuel des années à cheval entre le XIIe et le XIIIe siècle. Nous allons donc passer en revue les principaux témoignages des événements qui eurent Simon de Tournai pour protagoniste moins dans l’espoir de découvrir la vérité humaine qu’ils livreraient – fût-il dans le miroir déformant des passions des contemporains – que dans l’espoir de mieux comprendre les conditions dans lesquelles la rumeur de sa folie est devenue la légende que l’on sait.

Comme il s’agit pour l’essentiel d’une affaire de clercs, l’axe qu’il nous faudra privilégier est celui de l’image que les savants se font d’eux-mêmes en tant que dépositaires ou titulaires d’un bien qui les définit comme tels. Or, le rapport entre folie et savoir présente au Moyen Age une complexité qu’il semble avoir perdu de nos jours. Nous pouvons laisser ici de côté le fait que le seuil que la folie médiévale était susceptible de franchir est double : le savant peut basculer dans la folie aussi bien par excès que par défaut. Autrement dit, la folie peut excéder le domaine de la raison non seulement par une privation mais aussi – occasionnellement – par un surplus de savoir, comme dans le cas, célèbre, de cette « femme sans lettres » que l’on entendait « parler latin rhétorique et congru tant qu’elle fut en sa mélancholie » alors même que « mot n’en sceut parler quand elle en fut gario »². Avec Simon de Tournai nous nous plaçons à l’autre extrême de cette région

² C’est Evrart de Conty – maître régent de la faculté de médecine de Paris entre 1353 et 1405 – qui reporte, d’après le témoignage d’un « médecin digne de foy », ce fait étrange dans une glose à sa traduction en vulgaire des *Problèmes* pseudo-aristotéliens traduits en Latin par Barthélémy de Messine et commenté par Pierre d’Abano. L’épisode est mentionné dans J. Ducos, « Traduction et lexique scientifique : le cas des *Problèmes* d’Aristote traduits par Evrart de Conty », dans C. Brucker (éd.), *Traduction et adaptation en France à la fin du Moyen Age et à la Renaissance*, Paris, Champion, 1997, p. 237-248. Du même auteur, cf. également « Lecture et vulgarisation du savoir aristotélien. Les gloses d’Evrart de Conty (sections XXV-XXVI) », dans P. de Leemans

moyenne qu'est le raisonnable et le raisonnablement savant. Sa folie présente, en effet, un autre syndrome, bien plus commun au demeurant, déterminé par un état caractéristique d'asthénie intellectuelle qu'accompagnent, selon les sources, des phénomènes d'aphasie ou bien d'écholalie à caractère obsessionnel. Or, même lorsque la folie relève d'un passage à la limite inférieure et se traduit par un simple déficit de savoir, les médiévaux étaient confrontés à une alternative entre au moins deux phénomènes qu'ils percevaient de manière diamétralement opposée. Simon de Tournai n'est pas le seul cas de folie que le Moyen Age des savants a connu. Même si l'on passe sous silence ses quelques doubles (précurseurs, émules ou épigones)³, les annales de la folie médiévale reportent un autre exemple – au moins aussi célèbre – de défaillance brutale des facultés d'un homme réputé de génie. Il s'agit bien entendu de la démence sénile d'Albert le Grand qui – comme le raconte Pierre de Prusse dans sa *Legenda Alberti magni* – « devint plus stupide et plus simple qu'un enfant, mais supporta cela avec patience et abandon »⁴. Tout oppose cependant le destin d'Albert et celui de Simon. L'idiotie qui aurait frappé l'un au cours des trois dernières années de sa vie est aux antipodes de celle de l'autre, puisqu'il s'agit d'un état heureux, par lequel s'accomplit, qui plus est, un dessein providentiel. Albert rends de bon cœur les dons qui avaient fait l'admiration de ses contemporains, selon la prophétie que la Vierge Marie lui avait faite au moment de les lui offrir tout jeune. Il achève ensuite son existence dans la joie paisible d'une foi vécue dans sa forme la plus simple et la plus pure. La folie de Simon de Tournai se traduit, au contraire, par un état similaire, mais elle répond à une tout autre logique ou un tout autre dessein, qui sont plutôt ceux du crime et du châtement, de l'orgueil et de sa punition.

2. Le fait divers (la double séance)

Une particularité du dossier « Simon de Tournai », qui n'est pas pour

et M. Goyens (éd.), *Aristotle's Problemata in Different Times and Tongues*, Leuven, Leuven University Press, 2006, p. 199-225.

³ On en rencontre un (remarquablement similaire) sous la plume de Giraud le Cambrien, en la personne du moine amnésique de Monmouth, qui vient en hors d'œuvre du récit des infortunes du maître parisien (*Giraldi cambrensis gemma ecclesiastica*, J.S. Brewer (éd.), London, Longman, Green, Longman and Roberts, 1862, dist. I, cap. LI, 148. 19-34).

⁴ Le sort d'Albert le Grand est évoqué par A. de Libera dans *Métaphysique et noétique. Albert le Grand*, Paris, 2005, p. 29, qui le met en parallèle avec celui de Simon de Tournai, qu'il avait précédemment étudié dans *Penser au Moyen Âge*, Paris, Seuil, 1991, p. 156-161.

simplifier la tâche de l'historien, tient au fait qu'il y a plusieurs versions de l'épisode qui brisa sa carrière.

D'après un premier récit, qu'on peut lire dans la *Gemma ecclesiastica* de Giraud le Cambrien, Simon de Tournai aurait été assez discret pour échapper aux foudres de l'Eglise (contre laquelle, pour des raisons qui pouvaient être bien personnelles, il avait développé une vive aversion), mais est rattrapé par le Dieu qui sonde les cœurs et n'entend pas la raillerie (même si elle n'est pas directement dirigée contre lui) :

Giraldi cambrensis gemma ecclesiastica, dist. I, cap. LI, 148.35 - 149.13 : « Item exemplum magistri Simonis de Turnaco, qui [149] multarum vir erat literarum, sed circa fidei articulos non sane sentiebat, et hoc, quia publice non ausus fuerat, coram privatis, tamen plurimis, profiteri non verebatur. Hic, cum aliquando in tantam rabiem raperetur, ut etiam in fidem christianam inveheretur, inter caetera, nonnullis audientibus, et hoc, ut dicitur, ore blasphemo, non minus impudenter quam imprudenter, verbum emisit, "Deus omnipotens, superstitiosa Christianorum haec secta, et novella nimis haec adinventio quamdiu durabit ?" et nocte eadem experrectus a somno, divina statim ultione secuta, se sine literis fere infatuatum pariter et elinguem invenit, et sic usque ad obitum permansit inutilis et imbecillis [Il y a aussi l'exemple de Simon de Tournai, homme de grande érudition mais de sentiments suspects en matière d'articles de foi ; sentiments qu'il n'osait pas manifester en public, mais qu'il ne craignait pas d'exposer en privé, même en présence de plusieurs. Comme il lui arrivait d'enrager au point de s'en prendre à la foi chrétienne, sa bouche blasphème proféra, entre autres choses, en présence de quelques-uns, ce mot aussi insolent que téméraire : "Dieu tout-puissant, jusqu'à quand va durer la secte superstitieuse et nouvelle des chrétiens ?". La même nuit, tiré du sommeil par la prompte punition du Seigneur, Simon découvrit qu'il était devenu à la fois presque aussi illettré qu'un faible d'esprit et tout aussi incapable de s'exprimer. Il demeura ainsi inutile et impuissant jusqu'à sa mort] ».

Selon un deuxième récit, anonyme, qu'on lit dans un recueil de sermons de Robert de Sorbon, que Pierre de Limoges associe cependant à Simon de Tournai dans une glose de sa plume au ms Paris Bibliothèque Nationale 15971 ⁵, Simon de Tournai aurait payé très cher une réponse spirituelle à la question de savoir d'où ou plutôt de qui il pouvait bien tenir son savoir :

Roberti de Sorbona sermones, Paris, Bibliothèque Nationale Lat. 15971, 198Rb : « Parisius fuit quidam magister maximus aliorum, cui eum quidam diceret : "Domine multum debetis Deo regratiari qui dedit vobis tantam sapientiam". Cui ille : "immo teneor regratiari crucibulo meo et labori meo quibus adquisivi hanc scientiam". Et post modicum tempus contigit quod venit ad scolas et ascendit catedram lecturus more solito et perdidit omnem scientiam quam habebat, ita quod tantum cognoscebat in libro suo vel sciebat corde tenus quam unus pastor qui nunquam

⁵ Cf. C.H. Haskins, *Studies in Mediaeval Culture*, Cambridge, Clarendon Press, 1929, p. 49 et L.J. Bataillon, « Les conditions de travail des maîtres de l'université de Paris au XIIIe siècle », *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, 67, 1983, p. 428, note 53.

vidit litteras [Il y avait à Paris un maître qui l'emportait sur les autres. Quelqu'un lui dit : "Vous devez bien rendre grâce à Dieu le Seigneur pour vous avoir comblé d'une telle sagesse". "Je dois surtout – lui répondit-il – rendre grâce à ma lampe et à mon travail par lesquels j'ai acquis une telle science". Or, peu de temps après il s'en alla donner son cours, monta sur sa chaire comme à son ordinaire et il perdit toute sa science, si bien qu'il ne connaissait dans son livre et ne savait dans sa tête pas plus qu'un berger illettré] ».

Suivant un troisième récit, celui de Mathieu Paris, le destin de Simon de Tournai aurait été scellé non pas dans le secret ou à retardement mais au grand jour et sur-le-champ ; parvenu à l'apogée de la gloire et de la reconnaissance celui-ci se serait effondré lors d'un cours, devant un très nombreux auditoire :

Matthaei parisiensis chronica maiora, H.R. Luard (éd.), Longman, London, 1874, p. 476-477 : « Ipsis quoque diebus, quidam magister parisiensis, natione francus, nomine Simon, cognomento de Thurnai, ingenio capacissimus et memoria tenacissimus, cum per decennium scholas artium nobilissime rexisset, utpote in trivio et quadrivio, id est, septem liberalibus artibus peritissimus, se contulit ad theologiam ; in qua cum lecturisset infra paucos annos, adeo profecit, quod dignissime cathedram ascendit magistralem. Legit igitur subtiliter valde et subtilius disputavit, quaestiones difficillimas et inauditas solvendo et eleganter dilucidando ; tot igitur habuit auditores, quot amplissimum palatium potuit continere ; una igitur dierum cum nimis profundis rationibus in medium propositis de Trinitate subtilissime disputasset, et dilata fuisset determinatio usque in crastinum, omnes theologi scolares in civitate, praemuniti ad audiendum tot quaestionum inexplicabilium solutiones, ad ipsius famosam scolam certatim ac catervatim confluerunt. Determinavit igitur magister omnes praetactas quaestiones ; et quae videbantur omnibus inenodabiles, tam dilucide, tam eleganter, tam catholice, ut omnes auditores redderet stupefactos. Et post determinationem accesserunt quidam ipsius familiares et ad discendum avidiores, postulantes a magistro, ut eo dictante quaestiones illas literis commendarent ; dixerunt itaque indignum esse et jacturam irrestaurabilem, si memoria tantae scientiae deperiret. [477] Quibus ipse elatus, et maior sibi se, ait oculis sulllevatis et temere solutus in cachinnum : "O Jesule, Jesule, quantum in haec quaestione confirmavi legem tuam et exaltavi ; profecto si malignando et adversando vellem, fortioribus rationibus et argumentis scirem illam infirmare et deprimendo improbare". Et hoc dicto, elinguis penitus obmutuit, non tantum mutus, sed idiota et ridiculose infatuatus, nec postea legit vel determinavit, et factus in sibilum et derisum omnibus qui hoc audierant. Vix igitur infra biennium didicit literas cognoscere, et ultione aliquantulum mitigata, a filio suo quodam diligenter edocente, vix potuit Pater noster et Symbolum discere, retinere, et balbutiendo pronunciare. Hoc igitur miraculum multorum scolarium suppressit arrogantiam et jactantiam refraenavit. Haec vidit magister Nicolaus de Farnham, vir magnae auctoritatis, et postea episcopus Dunelmensis, ex cuius relatu et certo testimonio haec literis, ne vetustas tantum miraculum oboleret, eodem N[icholao] episcopo suadente, commendavi. Et est sermo omni acceptione dignissimus [A peu près à la même époque {Mathieu Paris vient d'évoquer la taxe levée par le Pape Innocence III en faveur de la Terre Sainte, très impopulaire auprès du clergé}, un maître parisien, d'origine française, qui s'appelait Simon de Tournai, très capable par son intelligence et d'une mémoire prodigieuse, se tourna vers l'enseignement de la théologie après avoir excellé pendant dix ans dans celui des arts aussi bien du trivium que du quadrivium, les sept arts libéraux dont il était très expert. Au bout de quelques années seulement il fit de tels progrès dans ses leçons qu'il

s'éleva à la dignité d'une chaire magistrale. Il enseignait de manière fort subtile et disputait avec encore plus de subtilité, apportant une solution aux questions les plus difficiles et inouïes, qu'il élucaidait avec élégance. Ceux qui le suivaient étaient aussi nombreux qu'un très vaste auditoire pouvait en contenir. Or, un jour qu'il avait disputé très subtilement des problèmes de la Trinité par des arguments extrêmement profonds, comme le moment de la solution magistrale avait dû être reporté au lendemain, les théologiens de toutes les écoles parisiennes, désireux de l'écouter trancher sur autant de questions inexplicables, se rendirent en cortège et en grand nombre à sa célèbre école. Maître Simon trancha de manière si claire, si élégante et si catholique chacune des questions abordées la veille – qui paraissaient inextricables aux yeux de tout le monde – que tous ses auditeurs restèrent stupéfaits. Une fois qu'il eut rendu son verdict, ceux qui le connaissaient le mieux et ceux qui étaient le plus avides d'apprendre l'approchèrent et le prièrent de leur permettre de confier par écrit, sous sa dictée, les questions qu'il venait de résoudre. Ils disaient, en effet, qu'il aurait été inexcusable et une perte irréparable que de laisser s'effacer la mémoire d'une telle science. Simon, enivré par ces éloges et emporté par son succès, leva les yeux au ciel et lâcha un rire insolent : « Jésus, petit Jésus, autant j'ai confirmé et exalté aujourd'hui ta loi dans cette question ; autant je saurais l'accabler et la réduire à peu de chose en la réfutant par des raisons et des arguments encore plus puissants si je voulais te faire la guerre et parler contre toi ». Une fois qu'il eut ainsi parlé, il se fut aussitôt incapable de proférer un mot, moins frappé de mutisme que réduit dans un état d'idiotie et d'infatuation ridicule. Il était désormais incapable d'enseigner ou de disputer. Il fut moqué et tourné en dérision par tous ceux qui avaient assisté à cela. C'est à peine si, au bout de deux ans, il put réapprendre les lettres de l'alphabet tout comme, la vengeance divine s'étant quelque peu apaisée, il put, grâce à l'enseignement assidu de son fils, apprendre, retenir et réciter en balbutiant le Notre Père et le Symbole de la foi. Or, ce miracle rabattit l'arrogance de beaucoup de gens d'école et freina leur pétulance. Maître Nicholas de Farnham, homme de grande autorité, qui fut ensuite évêque de Durham, vit tout cela de ses yeux et, sur son conseil, je l'ai consigné par écrit à partir de ce que son témoignage certain m'a appris afin qu'avec le temps ne se perde pas le souvenir d'un tel miracle dont le récit est tout à fait digne de foi] ».

Avec un quatrième récit, celui de Thomas de Cantimpré, on reste dans le même registre de la rétribution immédiate et exemplaire, à ceci près que Simon de Tournai n'aurait pas perdu la raison pour s'être arrogé la prérogative d'arbitrer contre la vérité mais pour avoir dénoncé l'imposture du fait religieux :

Thomae Cantipratani bonum universale de apibus, G. Colvenere (éd.), Douai, Belleri, 1627, p. 440-441 : « De Simone Tornacensis, doctore parisiensi superbo et incontinnente, qui post blasphemiam mirabiliter a Deo percussus est. Quam vera autem et quam efficax sit illa sententia Isaiaie : “Confundentur omnes plectentes et textentes subtilia”, exemplo evidentissimo sub nostro fere tempore videamus. Magister Simon de Tornaco Parisiis in theologia regebat, et erat excellens ille suo tempore : sed contra decentiam talis officii supra modum incontinnens et superbus. Hic, cum super omnes doctores civitatis auditores haberet, et in schola coram omnibus de humilitate altissimae doctrinae Christi quaestionem, disputatione praehabita, terminaret in fine tandem, datus in reprobum sensum, in execranda contra Christum blasphemiae verba prorupit. “Tres sunt” inquit “qui mundum sectis suis et dogmatibus subiugarunt : Moyses, Iesus et Mahometus. Moyses primo iudaicum populum infatuavit. Secundo Iesus Christus a suo nomine christianos. Tertio gentilem populum Mahometus. Nec mora, eversis oculis, pro

humana voce mugitum emisit et epilepsia statim elisus in terram, die tertio eiusdem morbi vindictam accepit. Plaga ergo insanabili eum percussit omnipotens et omniscientia usque as prima litterarum elementa privavit et graviori quidem in anima cum hac plaga percussus est : cum usque in diem mortis suae quasi mutus, comparatus est in mentus insipientibus et in luxuriae foeditate permansit. Et vide supremae admirationis miraculum. Aleydem fornicariam concubinam suam nominare [441] poterat et sciebat ; Boethium vero de Trinitate, qui iuxta eum ad spectaculum ponebatur, quem olim cordetenus scierat, post inditam plagam, nec nominare noverat, nec valebat [H. Platelle, *Thomas de Cantimpré. Les exemples du Livre des abeilles. Une vision médiévale*, Turnhout, Brepols, 1997, p. 199-200 : Simon de Tournai, docteur parisien, superbe et intempérant, que Dieu frappa prodigieusement après qu'il eut blasphémé : Combien vraie et combien efficace est cette sentence d'Isaïe (19, 9) : "Ils seront confondus ceux qui tissent et entrelacent des choses subtiles", nous allons le voir presque de notre temps par un exemple évident. Maître Simon de Tournai enseignait la théologie à Paris et se montrait éminent en son temps, mais contre toutes les convenances d'une telle charge, il était extrêmement luxurieux et arrogant. Celui-ci, qui avait plus d'auditeurs que tous les autres docteurs de la cité, venait en pleine école et devant tous de faire la mise au point finale, au terme d'une discussion portant sur une question relative à l'humilité de la haute doctrine du Christ. C'est alors que, livré à son intelligence dévoyée, il vomit contre le Christ des blasphèmes exécrables : "Ils sont trois, dit-il, à avoir subjugué le monde par leur religion et leurs dogmes : Moïse, Jésus et Mahomet. Moïse d'abord a rendu fou le peuple juif ; ensuite Jésus fit autant avec ceux qui d'après son nom furent appelés chrétiens ; enfin Mahomet fit autant avec le peuple des gentils". Sans tarder, ses yeux se retournèrent ; au lieu de paroles humaines il fit entendre un mugissement et l'épilepsie le fit tomber à terre : c'est le troisième jour qu'il reçut le châtement de cette maladie. Le Tout Puissant le frappa donc d'un mal incurable et le priva de toute science jusqu'aux premiers éléments de la grammaire. Il fut même frappé dans son âme d'un mal plus grave ; car, alors que jusqu'à sa mort il fut quasi muet et semblable aux bêtes stupides, il demeura plongé dans la puanteur de la luxure. Et voici le miracle digne d'une suprême admiration : Aleis, sa cuisinière et sa concubine, il pouvait la nommer, mais le livre de Boèce sur la Trinité, placé près de lui – sous ses yeux – comme pour être regardé, un livre qu'il savait par cœur jadis, il n'avait plus depuis sa maladie la capacité, ni la science de dire même son nom] ».

3. La rumeur et la légende

Nous sommes de toute évidence mal renseignés sur ce qui est arrivé au juste à Simon de Tournai et de quelle manière il a sombré dans la folie. Les quatre versions dans lesquelles l'écho de cet événement nous est parvenu sont d'autant plus suspectes qu'elles s'accordent mal entre elles. Si la démence de Simon constitue le facteur commun de tous les récits que nous venons d'évoquer, les circonstances dans lesquelles cela s'est produit varient significativement d'un témoin à l'autre : Simon est frappé tantôt le jour, tantôt la nuit et, chaque fois, pour un sacrilège différent.

A partir d'un dénominateur commun, nous avons donc des matrices narratives qui diffèrent entre elles

- et pour ce qui est de l'objet qu'il s'agit de condamner (tantôt le blasphème de l'orgueil, tantôt celui de l'incroyance dans ses diverses formes),
- et pour ce qui est du gradient de publicité de l'acte impie (tantôt au vu et au su de tout le monde, tantôt dans la confidence d'une discussion plus ou moins privée),
- et pour ce qui est de la cible que l'outrage aurait visée (tantôt le Christ, tantôt son Eglise).

On vient de le voir. Selon Giraud le Cambrien, Simon de Tournai s'en prend en secret à la secte des chrétiens et, dans le secret de la nuit, il est atteint par la main du Seigneur. Pour les autres il est confondu publiquement. Après coup, pour Robert de Sorbon, chez qui il se passe quelques jours entre le moment où Simon s'attribue, au détour d'une simple conversation, le mérite de son savoir comme s'il s'agissait d'un bien propre plutôt que d'un don de la grâce et le moment où ce bien lui est dérobé ou, plutôt, cette grâce lui est retirée. Il est au contraire puni séance tenante, selon Mathieu Paris et Thomas de Cantimpré, mais pour différentes raisons : chez l'un la folie sanctionne le blasphème bien connu des trois imposteurs, chez l'autre le péché d'orgueil qui consiste à subordonner la vérité révélée à la force de ses propres arguments comme s'il s'agissait d'armes à double tranchant dont Simon pourrait se plaire à faire usage aussi bien en faveur de cette vérité qu'à son encontre.

Or, s'il est discutable, sur la base de tels témoignages, de faire défiler Simon de Tournai dans le cortège du Moyen Age des fous, des maniaques, des imbéciles heureux, comme s'ils étaient ses frères dans l'ordre de la nuit, il n'est pas, en revanche, sans intérêt d'interroger les récits de ceux qui se sont empressés de le faire entrer dans ce peuple de l'ombre. De fait, si l'envie et la malveillance, le ressentiment et la médisance (les quatre vertus cardinales des gens cultivés et spirituels de toute époque) suffisent à expliquer la rumeur qui a couru un temps autour d'un fait divers, elles ne permettent pas, en revanche, d'expliquer pourquoi son écho a pris l'ampleur d'une légende et surtout que cette légende, *primo*, se soit déclinée des diverses manières que l'on vient de voir, *secundo*, ait servi à stigmatiser non seulement l'homme mais encore sa corporation, celle des maîtres laïcs ou séculiers, dont la jactance et l'arrogance – d'après l'un des chroniqueurs que l'on vient de lire – auraient été tenues en respect par son exemple. Et – il faut avouer – au moins sous cette forme la légende de Simon de Tournai s'est avérée d'une ténacité incroyable : on la retrouve bien au-delà du Moyen Age, par exemple, sous la plume inspirée du cardinal John Henry Newman qui, encore

au siècle dernier, faisait de la rébellion de Simon de Tournai l'« illustration du terrible péril auquel était exposé le Christianisme » dans le « corps à corps auquel se livraient la foi et l'incroyance » dès lors que les « fougueux athlètes de la philosophie scolastique » pouvaient donner libre cours à leur « esprit de contradiction »⁶.

Travaillons donc à partir de ce clivage et tâchons de faire la part de l'une – la rumeur – et de l'autre – la légende – en essayant de répartir les éléments qui appartiennent à l'une et à l'autre. Ce faisant il s'agira moins de faire sortir Simon de Tournai de l'ombre ou de lui restituer une dignité que ses ennemis ont bafouée que de nous rendre attentifs aux modalités de son refoulement et de nous poser la question de savoir ce que Simon de Tournai incarnait aux yeux de ses contemporains pour qu'ils s'emparent de son malheur individuel et qu'ils en fassent un destin exemplaire. Par là même nous serons amenés à évoquer moins une fracture entre raison et déraison qu'un conflit de la raison avec elle-même ou entre deux états de la raison dans le contexte des transformations passablement tumultueuses que la culture médiévale – la culture théologique et philosophique en particulier – a connues du temps de Simon de Tournai⁷.

En dépit du fait que Simon de Tournai fut sans doute l'un des Maîtres les plus en vue de sa génération, il demeure à nos yeux de lecteurs d'un autre siècle un personnage assez mal connu. Une partie non négligeable de sa biographie nous échappe : quand est-il né au juste ? avec qui a-t-il fait ses études ? à quel moment et dans quelles circonstances s'est-il établi à Paris et de quelle manière s'est-

⁶ J.H. Newman, *The Idea of University*, London, Longmans and Green, 1858, p. 383-384.

⁷ Les écoles parisiennes et les débuts de l'Université ont été beaucoup étudiés. Parmi les contributions les plus significatives, mentionnons à tout le moins : S.C. Ferruolo, *The Origins of the University. The Schools of Paris and Their Critics (1100-1215)*, Stanford, Stanford University Press, 1985 ; J. Verger, *Les universités françaises au Moyen Age*, Leiden, Brill, 1995 (notamment « A propos de la naissance de l'Université de Paris. Contexte social, enjeu politique, portée intellectuelle », p. 1-35, publié initialement en 1982) et *L'essor des Universités au XIIIe siècle*, Paris, Cerf, 1997 ; O. Weijers, *Le maniement du savoir. Pratiques intellectuelles à l'époque des premières universités (XIIIe-XIVe siècles)*, Turnhout, Brepols, 1996 ; A. de Libera, « Les Ecoles et la tradition intellectuelle au Moyen Age », dans F. Lestringant et M. Prigent (éd.), *Histoire de la France littéraire, Tome 1, Naissances, Renaissances, Moyen Âge- XVIe siècle*, Paris, PUF, 2006, p. 543-553 ; H. Janin, *The University in Medieval Life (1179-1499)*, Jefferson, McFarland, 2008, p. 71-96 ; N. Gorochov, « L'Université recrute-t-elle dans la ville ? Le cas de Paris au XIIIe siècle », dans P. Gilli, J. Verger et D. le Blévec (éd.), *Les universités et la ville au Moyen Age. Cohabitation et tension*, Leiden, Brill, 2007, p. 257-296 ; M.L. Colish, « Scholastic Theology at Paris around 1200 », dans S.E. Young (éd.), *Crossing Boundaries at Medieval Universities*, Leiden, Brill, 2011, p. 29-50.

il imposé dans l'univers très concurrentiel des écoles de la deuxième moitié du XIIe siècle ? Nous n'avons pas de réponse certaine à aucune de ces questions. Simon de Tournai attend encore son historien et peut-être l'attendra-t-il toujours, puisqu'il n'est pas sûr qu'il soit possible un jour de combler ces lacunes. Pour l'essentiel, il faut se référer à deux travaux de Joseph Warichez, à savoir son entrée de la *Biographie nationale* publié par l'Académie Royale des sciences, des lettres et des beaux arts de Belgique ⁸, ainsi que l'introduction à son édition de 1932 des *Disputationes* qui demeure – aussi longtemps que ses *Institutiones in sacra pagina* ne seront pas éditées ⁹ – son texte, sinon le plus important, du moins le plus et le mieux connu.

Or, le peu que nous savons de l'homme Simon de Tournai suffit à expliquer pourquoi il ne s'est pas fait que des amis. Simon a dû arriver à Paris au milieu des années 1150 où il devint le disciple, puis le collaborateur et le protégé d'Odon de Soissons qui, en plus de le soutenir financièrement, essaya – sans succès – de le faire nommer comme son successeur à la chaire de l'école du cloître de Notre-Dame. Grâce aux bons offices d'Odon, vers 1170, Simon est nommé chanoine de Tournai où il se fâche bientôt avec ses paroissiens puisqu'en dépit des protestations locales, des injonctions de l'évêque ainsi que du chapitre de Tournai, au grand dam surtout d'une disposition statutaire qui datait de 1135, il refuse de quitter Paris où il utilise son bénéfice pour poursuivre sa carrière universitaire. L'affaire traîne et Simon, qui craint pour son privilège, se rend à la Curie romaine d'Alexandre III sans plus de succès, puisqu'il trouve le moyen de se mettre à dos le Pape et toute la chancellerie. C'est encore Giraud le Cambrien qui nous fait le récit de la mésaventure romaine de Simon de Tournai. Ce dernier, s'impatientant des progrès à son goût très insuffisants de sa démarche auprès du Pape n'aurait pas su tenir sa langue et aurait lâché un mot aussi impertinent qu'intempestif ¹⁰ :

Giraldi cambrensis gemma ecclesiastica, dist. I, cap. LI, p. 149.14-22 : « profectus enim ad

⁸ J. Warichez, « Simon de Tournai », *Biographie nationale*, Bruxelles, E. Bruylant, 1920, p. 544b - 553a.

⁹ C. Marmo a transcrit des sections du prologue dans « Simon of Tournai's *Institutiones in sacram paginam*. An Edition of His Introduction about Signification », *Cahiers de l'Institut du Moyen Age Grec et Latin*, 67, 1997, p. 93-103 ; M. Schmaus quelques passages de la section trinitaire dans « Die Trinitätslehre des Simon von Tournai », *Recherches de théologie ancienne et médiévale*, 3, 1931, p. 373-385 et « Die Texte der Trinitätslehre in den Sententiae des Simons von Tournai », *Recherches de théologie ancienne et médiévale*, 4, 1932, p. 60-72.

¹⁰ Des traces de cette animosité survivent dans l'œuvre de Simon lui-même. Dans ses *Disputationes* on peut lire sa profession de foi de curé de campagne : « Malo esse, ut ait Ieronimus, agrestis

curiam romanam fuerat et quoniam auditum ad dominum papam pro libitu habere non poterat, in audientia cancellarii magnorumque de curia virorum verbum hoc insolenter emisit : “Non intratur ad Simonem Petrum nisi per Simonem Magum”, vel “Simon Tornacensis intrare nequit ad Simonem Petrum nisi per Simonem Magnum”. Unde dominum papam et totam curiam adeo offensam reddidit, quod nihil ibi vel parum proficere poterat [comme il s’était rendu à la curie romaine et puisqu’il n’avait pas réussi à obtenir, comme il le souhaitait, une audience du Pape, en pleine chancellerie eut l’insolence de proférer ces mots à l’encontre des grands personnages de la curie : “On n’entre chez Simon Pierre que par Simon le Magicien”, ou bien “Simon de Tournai n’a pas pu entrer chez Simon Pierre que par Simon le Magicien”. Simon offensa ainsi le Pape et toute la curie et ne put rien obtenir ou presque] ».

Ce que l’on peut reconstituer de son profil d’enseignant ne devait pas être non plus au goût de tout le monde. Il était si peu enclin à effacer sa personnalité qu’il n’hésitait pas à s’afficher dans ses prérogatives d’auteur et à se mettre en avant dans ses propres textes. Voici quelques exemples tirés des *Disputationes* : Simon est assis dans sa chaire ¹¹. Simon n’a jamais quitté les écoles ¹². Simon a reçu de l’évêque une prébende, ce qui est un signe de prédilection de sa part ¹³. Il ne faut pas oublier non plus que l’affaire de Simon de Tournai éclate dans un contexte scolaire et social très tendu. Les effectifs des écoles (maîtres et étudiants confondus) représentent à l’époque un peu plus de 10% de la population parisienne ¹⁴. Ils constituent donc une source importante de revenus, mais ils constituent aussi un groupe très hétérogène et passablement turbulent. Il est intéressant de remarquer que la presque totalité du chapitre VII de l’*Historia occidentalis* de Jacques de Vitry, un contemporain de Simon et témoin de première main de cette réalité, est consacrée aux problèmes liés à la présence des clercs. Deux fléaux semblent sévir du point de vue des entorses à l’ordre public et moral ; du moins, ce sont les excès qui semblent avoir choqué le plus Jacques de Vitry : la violence et la débauche.

Si l’on croit Jacques de Vitry, les clercs s’insultaient les uns les autres et devaient passer assez souvent aux mains :

Jacobi de Vitriaco historia occidentalis, J.F. Hinnebusch (éd.), Fribourg, University Press,

catholicus quam curialis haereticus [comme le dit Jérôme, je préfère être un paysan catholique plutôt qu’un hérétique de cour] » (*Simoni Tornacensis Disputationes*, J. Warichez (éd.), Louvain, Spicilegium sacrum Lovaniense, 1932, *disputatio* VIII, 3, 39.3-4).

¹¹ *Disputatio* LIX, *quaestio* 2, 168.11 : « Symon sedet ».

¹² *Disputatio* XX, *quaestio* 3, 69.8-9 : « Symon in scholis non desinit esse ».

¹³ *Disputatio* C, *quaestio* 9, 294.9 « diligit Symonem episcopus, quia dedit ei prebendam ».

¹⁴ Jusqu’à preuve du contraire, j’admets les projections de R. Southern, « The Schools of Paris and the Schools of Chartres », dans R.L. Benson et G. Constable (éd.), *Renaissance and Renewal in the Twelfth Century*, Oxford, Clarendon Press 1982, p. 119.

1972, 92.1-21 : « omnes enim fere parisienses scolares, advenes et hospites ad nihil aliud vacabant, nisi aut discere aut audire aliquid novi : alii addiscentes tantum ut scirent, quod est curiositas ; alii ut scirentur, quod est vanitas ; alii ut lucrarentur, quod est cupiditas et symoniae pravitas. [...] Non solum autem ratione diversarum sectarum vel occasione disputationum sibi invicem adversantes contradicebant, sed pro diversitate regionum mutuo dissidentes, invidentes et detrahentes, multas contra se contumelias et obprobria impudenter proferebant, anglicos potatores et caudatos affirmantes, francigenas superbos, molles et muliebriter compositos asserentes, teutonicos furibundos et in conviviis suis obscenos dicebant, normanos autem inanes et gloriosos, pictavos proditores et fortunae amicos. Ros autem qui de Burgundia erant brutos et stultos reputabant. Britones autem leves et vagos iudicantes, [...] Lombardos avaros, malitiosos et imbelles ; romanos seditiosos, violentos et manus rodentes ; siculos tyrannos et crudeles ; brabantios viros sanguinum, incendiarios, rutarios et raptores ; flandrenses superfluos, prodigos, comessionationibus deditos, et more butyri molles et remissos, appellabant. Et propter huiusmodi convitia, de verbis frequenter ad verbera procedebant [G. Duchet-Suchaux, *Jacques de Vitry. Histoire occidentale*, Paris, Cerf, 1997, p. 85-86 (légèrement modifiée) : presque tous les gens des écoles parisiennes, et les étrangers et les hôtes, n'avaient qu'un souci en tête : écouter ou étudier quelque chose de nouveau. Les uns s'instruisaient à seule fin de savoir, ce qui est pure curiosité ; d'autres afin de se faire connaître, ce qui est vanité ; d'autres pour en tirer profit, ce qui est cupidité et vice simoniaque (...). Non contents de s'affronter oralement en raison de positions divergentes, ou lors de disputes, ils se querellaient, se jaloussaient, se dénigraient entre eux en raison de la diversité de leurs nations, se lançant à la tête sans retenue un grand nombre d'injures et de propos outrageants, dénonçant les Anglais comme des ivrognes et des couards ; affirmant que les Français étaient des orgueilleux, des chiffes molles qui se paraient comme des femmes. Quant aux Teutoniques, ils disaient d'eux qu'ils étaient des furieux, obscènes de surcroît dans leurs banquets. Les Normands pour leur part étaient des gens vaniteux et vantards, les Poitevins des traîtres, amis des richesses. Quant à ceux qui étaient originaires Bourgogne, ils leur faisaient la réputation de lourdauds et de sots. Ils jugeaient de même les Bretons inconsistants et instables, (...). Les Lombards, ils les disaient cupides, pleins de malignité et sans énergie, les Romains séditieux, violents et médisants, les Siciliens tyranniques et cruels, les Brabançons sanguinaires, incendiaires, brigands et voleurs, les Flamands, prodiges, trop épris de beuveries, mous comme du beurre et apathiques. En raison de ces invectives, ils abandonnaient souvent l'usage des paroles pour en venir aux mains] ».

De fait, les incidents entre clercs ainsi qu'avec le reste de la population étaient assez fréquents et parfois peu anodins. Le plus tristement célèbre aurait eu lieu juste une année avant la folie de Simon de Tournai. Roger de Hoveden nous apprend qu'une rixe, provoquée par des étudiants allemands qui cherchaient à filer à l'Anglaise, se serait soldée par la destruction d'une taverne et le passage à tabac du tavernier. L'altercation aurait donné lieu à une interpellation musclée, mi-policière mi-populaire. Thomas le prévôt de Paris fait irruption dans le Collège de la nation allemande suivi de bourgeois remontés ; au cours de la bagarre on tue, entre autres, Henri de Jacea, archidiacre de Liège¹⁵.

¹⁵ *Chronica Magistri Rogeri de Hovedene*, W. Stubbs (éd.), London, Longmans, Green, Reader,

La brutalité des clercs n'aurait eu de pair que leur lubricité. L'univers des petites écoles parisiennes n'était pas à l'abri d'une certaine promiscuité. Les prostituées y côtoyaient les maîtres, qui ne devaient pas être totalement insensibles à leurs charmes. Il arrivait même que les deux exercent dans les mêmes maisons (les filles de joie au rez-de-chaussée, les professeurs à l'étage) – comme le raconte toujours Jacques de Vitry, dans un passage assez pittoresque de ce même chapitre de son *Historia occidentalis* :

Jacobi de Vitriaco historia occidentalis, 91.14-19 : « in una autem et eadem domo scolae erant superius, postribula inferius. In parte superiori magistri legebant, in inferiori meretrices officia turpitudinis exercebant. Ex una parte meretrices inter se et cum lenonibus litigabant ; ex alia parte disputantes et contentiose agentes clerici proclamabant [G. Duchet-Suchaux, *Jacques de Vitry. Histoire occidentale*, p. 85 : dans une seule et même maison, les écoles se trouvaient à l'étage supérieur, les lupanars à l'étage inférieur. En haut, les maîtres donnaient leurs cours, en bas les prostituées s'adonnaient aux turpitudes de leur métier. D'un côté les prostituées se chamaillaient entre elles et avec leurs proxénètes ; de l'autre, les clercs donnaient de la voix dans leurs disputes et différends] ».

Ce qui devait mettre à rude épreuve la détermination de certains étudiants à se rendre aux cours, vu les pratiques de racolage de l'époque, qu'il faut croire plutôt agressives :

Jacobi de Vitriaco historia occidentalis, 91.8-11 : « meretrices publicae ubique per vicos et plateas civitatis passim ad lupanaria sua clericos transeuntes quasi per violentiam pertrahebant. Qui, si forte ingredi recusarent, confestim eos sodomitas post ipsos conclamantes dicebant [G. Duchet-Suchaux, *Jacques de Vitry. Histoire occidentale*, p. 85 : les filles publiques, présentes partout dans les rues et les places de la ville, entraînaient presque de force dans leurs lupanars les clercs qui passaient. Et s'il arrivait que quelqu'un se refuse d'entrer, aussitôt elles le chahutaient et le traitaient de sodomite] ».

Ce qui devait également avoir des conséquences sur les mœurs des maîtres, qui – paraît-il – auraient développé une certaine propension à entretenir une voire plusieurs concubines :

Jacobi de Vitriaco historia occidentalis, 91.11-14 et 20-25 : « illud enim fedum et abhominabile

and Dyer, 1871, IV, 120-121. Cf. S.E. Young, « “Consilio hominum nostrorum”. A Comparative Study of Royal Responses to Crisis at the University of Paris, 1200-1231 », *History of Universities*, 22, 2007, p. 1-20 pour une analyse récente de l'affaire et des tensions qui culmineront dans les faits sanglant du mardi gras 1229 qui seront à l'origine de la grève la plus longue de l'Université de Paris : les maîtres suspendirent tout enseignement pendant quelque trois ans, jusqu'en 1231 où leurs privilèges furent reconnus et ils passèrent de la juridiction royale à celle de l'autorité ecclésiastique.

vitium adeo civitatem, quasi lepra incurabilis et venenum insanabile, occupaverat, quod honorificum reputabant, si quis publice teneret unam vel plures concubinas. [...]. Quanto autem magis superflui et in expensis prodigi sua turpius expendebant, tanto commendabantur amplius, et fere ab omnibus probi et liberales dicebantur. Si qui autem secundum apostolicum mandatum sobrie et iuste et pie inter illos vivere voluissent, avari et miseri, ypocrite, superstitiosi, confestim ab impudicis et mollibus iudicabantur [G. Duchet-Suchaux, *Jacques de Vitry. Histoire occidentale*, p. 85 : ce vice hideux et abominable, telle une lèpre incurable et un poison sans recours, avait envahi la ville à tel point qu'on tenait pour honorable celui qui entretenait une ou plusieurs concubines. (...). Plus ils se montraient prodigues et dépensiers, dilapidant honteusement leurs biens, plus on vantait leurs mérites ; presque tous les proclamaient honnêtes et généreux. Si, en revanche, certains avaient voulu vivre selon le précepte de l'apôtre, avec tempérance, justice et piété au milieu d'eux, ils étaient aussitôt dénoncés par les débauchés et les hommes sans caractère comme avarés et misérables, hypocrites et superstitieux] ».

On se souviendra que l'un des reproches, peut-être le plus caractérisé, adressés par Thomas de Cantimpré à Simon de Tournai portait précisément sur sa luxure : s'il lui reste un vestige de parole, il s'en sert pour beugler inlassablement le nom de sa concubine.

Dès lors, on ne s'étonnera guère que Jacques de Vitry brosse un portrait très peu flatteur des maîtres parisiens. S'il passe sous silence les logiciens, perdus comme ils sont dans leurs subtilités sophistiques, il n'a pas de mots assez durs pour les docteurs en théologie :

Jacobi de Vitriaco historia occidentalis, 93.1-14 : « theologie doctores, supra cathedram Moysi sedentes, scientia inflabat, quos caritas non edificabat. Docentes enim et non facientes, facti sunt velut es sonans et cymbalum tinniens [...]. Non solum autem sibi invidebant et scolares aliorum blanditiis attrahebant, gloriam propriam quaerentes, de fructu autem animarum non curantes, sed illud apostolicum auribus non surdis attendentes : “Qui episcopatum desiderat, bonum opus desiderat”, prebendas sibi multiplicabant et venabantur dignitates, cum tamen ipsi non tam opus quam praeminentiam affectarent, appetentes primas salutationes in foro, primas cathedras in synagogis, et primos recubitus in conviviis. Cum autem dicat Iacobus apostolus : “Nolite plures magistri fieri, fratres me !”, tot magistri fieri festinabant, quod plerique eorum non nisi prece vel pretio scolares habere valebant [*Jacques de Vitry. Histoire occidentale*, p. 86-87 : les docteurs en théologie, “siégeant sur la chaire de Moïses” (*Mt* 23, 2), étaient gonflés de science, alors que la charité ne les édifiait pas. Enseignant sans mettre en pratique leurs préceptes, ils sont devenus “comme un airain qui résonne, une cymbale retentissante” (*ICor* 13.1), (...). Non seulement ils se portaient mutuellement envie, attirant à soi les élèves des autres au moyen de flatteries, cherchant leur propre gloire et n'ayant cure de l'intérêt des âmes, mais alors qu'ils avaient écouté d'une oreille qui n'était pas sourde ce précepte de l'apôtre : “Si quelqu'un aspire à l'épiscopat, c'est une belle tâche qu'il désire” (*ITim* 3.1), <ils multipliaient les prébendes et s'adonnaient à la chasse aux affectations>. Or ce qu'ils visaient, ce n'était pas tant la tâche à accomplir que la prééminence ; ils aspiraient à “être salués les premiers sur les places publiques, à avoir les premiers sièges dans les assemblées” (*Mt* 23.6), “les premières places dans les festins” (*Lc* 20.46). Alors que l'apôtre Jacques dit : “Ne soyez pas trop nombreux

à enseigner, mes frères” (*Jc* 3.1), ils étaient si nombreux à s’empressement de devenir maîtres, que la plupart ne pouvaient attirer des étudiants qu’à force de prières et à prix d’argent] ».

Par-delà la couleur locale, le témoignage de Jacques de Vitry reflète une réalité marquée par une extrême vivacité intellectuelle, mais dont l’évolution est cependant de plus en plus conflictuelle et menace d’échapper à l’idéal d’un magistère unique et consensuel ainsi qu’à celui d’une orthodoxie bien encadrée aussi bien du point de vue doctrinal que du point de vue pédagogique. L’évolution du corps des maîtres en théologie devait beaucoup préoccuper les autorités. Assez en tout cas pour que, dès 1207, dans une directive à l’évêque de Paris, Innocence III prenne une mesure drastique pour réduire la masse des professeurs en limitant à huit le nombre de chaires parisiennes d’enseignement de la théologie, sous peine d’encourir le courroux du Seigneur et des Apôtres Pierre et Paul ¹⁶. Dans un tel contexte, caractérisé qui plus est par la confrontation de plus en plus ouverte entre les maîtres séculiers et les maîtres réguliers notamment au sein de la communauté universitaire parisienne ¹⁷, un événement aussi spectaculaire que le tournis d’un des maîtres les plus en vue et les plus incommodes ne pouvait frapper les esprits et se prêter à toutes sortes de spéculations (le mot dit bien ce qu’il veut dire). Pour l’aile conservatrice de la culture théologique de la deuxième moitié du XIII^e siècle, celle qui s’oppose, avec de moins en moins de succès, à la transformation de la discipline d’exégèse scripturaire et patristique à science summuliste et commentaire sententiaire, Simon de Tournai incarne un mal et un danger très réels. Même si on laisse de côté quelques-unes de ses thèses les plus téméraires et les autorités suspectes qu’il pouvait à l’occasion évoquer ¹⁸, Simon de Tournai appartient sans doute à ces virtuoses de l’argument qui ont assuré le

¹⁶ *Chartularium universitatis parisiensis*, H. Denifle (éd.), Paris, Delalain, I, 1889, 5, p. 65.

¹⁷ On a évoqué en passant l’épisode de la grève parisienne de 1229-1231. D’autres villes universitaires en profitèrent, comme Oxford et Toulouse notamment, qui s’efforcèrent d’attirer une partie de la communauté universitaire parisienne sous prétexte d’intégrer au curriculum de la Faculté des Arts « tous les livres proscrits à Paris » à la suite des condamnations de 1210. Les ordres réguliers saisirent également l’occasion pour suppléer les maîtres séculiers en grève : c’est le cas, par exemple, de Roland de Cremona, qui fut le premier maître dominicain à enseigner à Paris.

¹⁸ Ses sentiments au sujet de l’individualité de l’âme (cf. *Simonis tornacensis institutiones in sacram paginam*, M. Schmaus (éd.), « Die Texte der Trinitätslehre in den Sententiae des Simons von Tournai », *Recherches de théologie ancienne et médiévale*, 4, 1932, p. 61), par exemple, ou encore les citations de Jean Scot Erigène dont il se revendiquait (cf. H.F. Dondaine, « Cinq Citations de Jean Scot chez Simon de Tournai », *Recherches de théologie ancienne et médiévale*, 17, 1950, p. 303-311).

trionphe de la dialectique et de la philosophie non seulement dans le domaine des sciences profanes, mais également de la théologie ¹⁹.

C'est un aspect qui ressort clairement du témoignage de Mathieu Paris, qui est en ce sens le plus révélateur, c'est-à-dire celui qui trahit le mieux les enjeux de l'affaire « Simon de Tournai » ²⁰. Mathieu Paris, en effet, révèle précisément ce que Simon de Tournai a pu incarner de mauvais, voire de monstrueux et de diabolique aux yeux des certains au moins de ses contemporains. Les mots « monstrueux » et « diabolique » sont ici employés à dessein puisque, documents à la main ²¹, on peut montrer que Simon de Tournai entretient des liens très étroits avec les quatre labyrinthes de France, à savoir les quatre monstres contre lesquels fulmine Gauthier de Saint Victor dans son *Contra quatuor labyrinthos Franciae* : Pierre Abélard, Pierre Lombard, Gilbert de la Porrée et Pierre de Poitiers. Ces quatre monstres – qui comptent parmi les dialecticiens les plus aguerris du XII^e siècle – n'auraient eu d'autre but, prétend Gauthier de Saint-Victor, que celui de saper les bases de l'enseignement chrétien, voire de remettre à l'honneur les hérésies et

¹⁹ On a pu considérer, à juste titre, Simon de Tournai comme une figure majeure de cette évolution. Bernardo Bazan écrivait, par exemple, dans « Les questions disputées, principalement dans les facultés de théologie », dans B.C. Bazan, G. Fransen, D. Jacquart et J.W. Wippel, *Les questions disputées et les questions quodlibétiques dans les facultés de théologie, de droit et de médecine*, Turnhout, Brepols, 1985, p. 36 : « Si le moment exact où la dispute a acquis son autonomie est difficile à préciser, les historiens sont d'accord pour dire qu'avec Simon de Tournai (vers 1201) le processus est achevé ».

²⁰ Si l'association de Simon de Tournai et du blasphème des trois imposteurs, qu'on lit chez Thomas de Cantimpré, s'inscrit dans la même logique de confrontation d'avec les intellectuels laïcs, elle est cependant un simple cliché, vu que son attribution est aussi répandue que fantaisiste. En tout cas, Simon de Tournai est en bonne compagnie, depuis Porphyre (qui a tout de même vécu des siècles avant que Mahomet ne soit né), Gerbert d'Aurillac, le roi Alphonse le sage et Frédéric II. Sur le sujet, cf. l'étude classique de L. Massignon, « La légende *De tribus impostoribus* et ses origines islamiques », *Revue de l'histoire des Religions*, 82, 1920, p. 74-78 ; ainsi que, plus récemment, A. Gunny, « Le Traité des trois imposteurs et ses origines arabes », *Dix-huitième siècle*, 28, 1996, p. 169-174 et M. Benitez, S. Berti et F. Charles-Daubert, « Une histoire interminable. Origines et développement du Traité des trois imposteurs », *Archives internationales d'histoire des idées*, 148, 1996, p. 53-74.

²¹ Cf. J.N. Garvin, « Peter of Poitiers and Simon of Tournai on the Trinity », *Recherches de théologie ancienne et médiévale*, 16, 1949, p. 314-316 ; D. van den Eynde, « Deux sources de la *Somme théologique* de Simon de Tournai », *Antonianum*, 24, 1949, p. 19-42 ; N.M. Haring, « Simon of Tournai and Gilbert of Poitiers », *Mediaeval Studies*, 27, 1965, p. 325-330 et « Simon of Tournai's Commentary on the So-called Athanasian Creed », *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Age*, 43, 1976, p. 135-199 ; O. Lottin, « Alain de Lille, une des sources des *Disputationes* de Simon de Tournai », *Recherches de théologie ancienne et médiévale*, 17, 1950, p. 175-186.

les erreurs du passé. Or, si la valeur de cette attaque est discutable ²², il n’y a pas de doutes que ce que Gauthier de Saint-Victor condamne avec la dernière fermeté tient à la sophistication des dialecticiens dont le langage technique est en passe d’obscurcir une discipline, la théologie, qui à ses yeux aurait tout à perdre pour peu qu’elle s’embourbe dans de telles subtilités :

Gualteri de Sancto Victore contra quatuor labyrinthos Franciae, P. Glorieux (éd.), *Archives d’histoire doctrinale et littéraire du Moyen Age*, 27, 1952, p. 223.24-30 : « Est igitur humanitas quae accidentaliter et non substantialiter dicatur ? Est et quae substantialiter, id est naturaliter sit ? Quod si nihil est, nullus homo humanitate homo est. O insania ! Dialecticus proponit : omnis homo humanitate homo est. Assumit haereticus : at humanitas nihil est. Diabolus concludit : nihil ergo omnis homo. Si autem humanitate homo est, omnis homo et humanitas nihil est ; ergo omnis homo non est. O monstrum ! [L’humanité est donc quelque chose qui se prédique de manière accidentelle plutôt qu’essentielle ? Ou encore est-elle quelque chose qui est de manière substantielle, c’est-à-dire naturelle ? Puisque si l’humanité n’est rien, aucun homme n’est homme par l’humanité. Quelle absurdité ! Le dialecticien avance : “tout homme est homme par l’humanité” ; l’hérétique postule : “mais l’humanité n’est rien” ; le diable conclut : “tout homme n’est donc rien. Si tant est que l’homme est homme par l’humanité et que tout homme et l’humanité ne sont rien, alors tout homme n’est pas”. Quelle monstruosité !] ».

Or, la séance fatale constitue un dénouement en plus d’un sens. Simon est supposé résoudre enfin la dispute dont l’exposé contradictoire des arguments en présence s’est tellement prolongé la veille qu’il lui a fallu reporter au lendemain le moment de trancher. Ce moment est précisément celui de la *determinatio* avec lequel culmine l’exercice scolaire de la dispute ²³. Fidèle au format dialectique qu’il a contribué à imposer parmi ses contemporains, Simon de Tournai reprend les arguments avancés, statue sur leur validité ainsi que sur la pertinence des distinctions utilisées ; il apporte surtout sa réponse. Après avoir fait état des différentes opinions, il prend désormais position pour l’une d’entre elles ou bien en formule une nouvelle. Raison pour laquelle le « Jésus, petit Jésus, autant j’ai confirmé et exalté aujourd’hui ta loi dans cette question ; autant je saurais l’accabler et la réduire à peu de chose en la réfutant par des raisons et des arguments encore plus puissants si je voulais te faire la guerre et parler contre

²² Qu’il suffise de rappeler le titre assez révélateur d’une étude de Palémon Glorieux qui, deux ans après en avoir édité le texte, publiait « Mauvaise action et mauvais travail. Le *Contra quatuor labyrinthos Franciae* », *Recherches de théologie ancienne et médiévale*, 32, 1954, p. 179-193.

²³ Au sujet de la nature, finalité, et place de la *disputatio* dans le curriculum universitaire, cf. notamment les travaux d’Olga Weijers (e.g., *La « disputatio » dans les Facultés des arts au Moyen Age*, Turnhout, Brepols, 2002 ; *Queritur utrum. Recherches sur la disputatio dans les universités médiévales*, Turnhout, Brepols, 2009).

toi » constitue le blasphème le plus pernicieux qu'en maître en théologie puisse proférer. Il intervient, en effet, au moment où celui-ci exerce sa fonction la plus propre, celle qui a pédagogiquement le plus de poids dans l'univers de savoir des écoles et de leurs prolongements universitaires. La place et le rôle du Maître, sa prérogative étant justement d'évaluer les autorités antagonistes et surtout de faire ressortir l'orthodoxie, c'est-à-dire l'opinion juste, véridique, vraie, conforme à la vérité, etc. Dans la mesure où la décision du Maître est le moment dans lequel se résume toute son activité d'enseignement – ce qui le confirme en tant que principe moteur de la transmission du savoir et garant de sa validité – le blasphème de Simon assume une dimension proprement subversive, puisqu'il consiste à renier le fondement même du contenu de vérité du magistère, dont il dénonce la relativité et la fragilité face à la toute-puissance dialectique du Maître, qui aurait pu établir le contraire par des arguments tout aussi rigoureux. Sophiste de l'Age du milieu, Simon de Tournai éprouve le même plaisir que les anciens à faire apparaître petites les choses qui sont grandes – à les avilir – et grandes les petites – à les magnifier – montrant ainsi le pouvoir éminent de la parole qui l'emporte sur la dignité des objets que tantôt elle rabaisse tantôt elle relève. Et c'est aussi pourquoi le blasphème de Simon de Tournai est impardonnable. Il se double de toutes les circonstances aggravantes à une époque où les blasphémateurs, pour s'attirer la clémence des autorités, évoquaient au contraire des états d'âme comme la colère et la douleur mais, surtout, le côté irréfléchi de leur forfait pour que leur sacrilège passe pour un péché de bouche et non de cœur, de langue et non de raison, une impiété émotive et compulsive plutôt qu'intellectuelle et délibérée²⁴. Le blasphème de Simon de Tournai passe toute mesure : si la raison, même égarée, même en conflit avec elle-même, avait toujours été au service du dogme et de sa vérité, avec le défi lancé par Simon, elle s'affranchit, au contraire, de toute obligation et se livre à un exercice souverain, un jeu solitaire où le dogme et sa vérité sont une simple occasion que la raison saisit de se mesurer avec elle-même.

Aussi le péché de Simon est digne d'un second Caïn, un nouveau péché original. L'un des contemporains de Simon que nous avons évoqué, Pierre de Poitiers – l'un des quatre monstres de l'hydre dialectique que Gauthier de Saint Victor tâchait de décapiter – écrivait dans son commentaire aux *Sentences* de Pierre Lombard :

Sententiae Petri Pictaviensis liber secundus, P.S. Moore, J.N. Garvin et M. Dulong (éd.), Notre

²⁴. Cf. J. Hoareau-Dodinau, « Le blasphème au Moyen Age. Une approche juridique », *Atalaya*, 5, 1994, p. 206.

Dame, The University of Notre Dame Press, 1950, 14, 98.256-264 : « Notandum est quod duo sunt motus in homine, unus qui naturalis est et a natura datur homini quo naturaliter movetur ad diligendum bonum et odiendum malum. Nemo enim adeo malus est qui non naturaliter bonum diligat et malum odio habeat, quia “etiam in Cain non potuit extingui illa scintillula rationis” Est et alius motus in homine quo, relicta lege celestium, homo se terrenis subicit et in eis delectatur. Primus dicitur superior, iste inferior [Il faut remarquer qu’il y a deux penchants en l’homme. L’un est naturel et lui a été donné par la nature, par lequel il est naturellement porté à aimer le bien et à haïr le mal. Nul n’est, en effet, mauvais au point de ne pas aimer naturellement le bien et abhorrer le mal, si bien que “même en Caïn la scintille de la raison ne put être éteinte”. Il y a également un deuxième penchant par lequel, une fois délaissée la loi divine, l’homme s’assujettit aux biens mondains et se complait en eux. Le premier penchant est dit supérieur, l’autre inférieur] ».

Avec Simon de Tournai le penchant supérieur devient le principe d’une déchéance plus profonde et plus radicale que celle qu’entraîne l’homme vers le bas, son penchant inférieur. En effet, son blasphème – puisque c’est un blasphème intellectuel – pervertit la « raison », le « lumen naturale » qui devrait naturellement le détourner du mal et le disposer au bien.

4. Epilegomena

Comme souvent c’est le cas, ce n’est pas le sommeil de la raison qui crée les monstres, mais cette raison elle-même. Comme il se doit, les rêves éveillés de la raison sont eux aussi récurrents. L’histoire a, en effet, une étrange façon de se répéter. D’ordinaire c’est pour le pire, mais de temps en temps – c’est ce qui nous donne l’illusion ou l’espoir d’un progrès – c’est pour le meilleur. Il paraît, en l’occurrence, que Simon de Tournai a eu un épigone, moins infortuné que lui. Dans son journal du 25 novembre 1583, Pierre de l’Estoile, reporte un épisode étrangement analogue. Heureusement pour son protagoniste, M du Perron, le ridicule – du moins le ridicule religieux – ne tue plus :

Pierre de l’Estoile, *Registre-Journal du règne de Henri III*, M. Lazard et G. Schrenk (éd.), Genève, Droz, 2000, IV, p. 167 : « Le vendredi de ce mois, advinst au disner du Roy que monsieur Du Perron, grand discoureur et que le Roy oioit volontiers, fist un brave discours contre les athéistes et comme il y avoit un Dieu, et le prouva par des raisons si claires, évidentes et à propos, qu’il sembloit n’y avoir lieu aucun d’y contredire ; à quoi le Roy monstra qu’il avoit pris plaisir et l’en loua. Mais Du Perron s’oublant, va dire au Roy : “Sire, j’ai prouvé aujourd’hui, par raisons très bonnes et évidentes, qu’il y avoit un Dieu ; demain, Sire, s’il plaist à Vostre Majesté me donner encores audience, je vous montrerai et prouverai par raisons aussi bonnes et évidentes qu’il n’y a point du tout de Dieu”. Sur quoi le Roy entrant en colère, chassa le dit Du Perron, et l’appela meschant, lui défendant de se plus trouver devant lui, ni comparoir en sa présence ».

Bibliographie | sources

GIRALDI CAMBRENSIS gemma ecclesiastica, J.S. Brewer (éd.), London, Longman, Green, Longman and Roberts, 1862.

GUALTERI DE SANCTO VICTORE contra quatuor labyrinthos Francia, P. Glorieux (éd.), *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Age*, 27, 1952.

JACOBI DE VITRIACO historia occidentalis, J.F. Hinnebusch (éd.), Fribourg, University Press, 1972.

MATTHAEI PARIENSIS chronica maiora, H.R. Luard (éd.), Longman, London, 1874.

PIERRE DE L'ESTOILE, *Registre-Journal du règne de Henri III*, M. Lazard et G. Schrenk (éd.), Genève, Droz, 2000.

Sententiae PETRI PICTAVIENSIS liber secundus, P.S. Moore, J.N. Garvin et M. Dulong (éd.), Notre Dame, The University of Notre Dame Press, 1950.

ROBERTI DE SORBONA sermones, Paris, Bibliothèque Nationale Lat. 15971.

Chronica Magistri ROGERI DE HOVEDENE, W. Stubbs (éd.), London, Longmans, Green, Reader, and Dyer, 1871.

SIMONI TORNACENSIS Disputationes, J. Warichez (éd.), Louvain, Spicilegium sacrum Lovaniense, 1932.

THOMAE CANTIPRATANI bonum universale de apibus, G. Colvenere (éd.), Douai, Belleri, 1627.

Littérature secondaire

BAZAN, B., « Les questions disputés, principalement dans les facultés de théologie », dans B. Bazan, G. Fransen, D. Jacquart et J.W. Wippel, *Les questions disputées et les questions quodlibétiques dans les facultés de théologie, de droit et de médecine*, Turnhout, Brepols, 1985, p. 13-149.

BATAILLON, L.J., « Les conditions de travail des maîtres de l'université de Paris au XIII^e siècle », *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, 67, 1983, p. 417-433.

Benítez, M., Berti, S. et Charles-Daubert, F., « Une histoire interminable. Origines et développement du Traité des trois imposteurs », *Archives internationales d'histoire des idées*, 148, 1996, p. 53-74.

COLISH, M.L., « Scholastic Theology at Paris around 1200 », dans S.E. Young (éd.), *Crossing Boundaries at Medieval Universities*, Leiden, Brill, 2011, p. 29-50.

DERRIDA, J., « Cogito et histoire de la folie », *Revue de métaphysique et de morale*, 68, 1964, 460-494.

DONDAINE, H.F., « Cinq Citations de Jean Scot chez Simon de Tournai », *Recherches de théologie ancienne et médiévale*, 17, 1950, p. 303-311.

DUCHET-SUCHAUX, G., *Jacques de Vitry. Histoire occidentale*, Paris, Cerf, 1997.

DUCOS, J., « Traduction et lexique scientifique : le cas des *Problèmes* d'Aristote traduits par Evrart de Conty », dans C. Brucker (éd.), *Traduction et adaptation en France à la fin du Moyen Age et à la Renaissance*, Paris, Champion, 1997, p. 237-248.

–, « Lecture et vulgarisation du savoir aristotélicien. Les gloses d'Evrart de Conty (sections

XXV-XXVI) », dans P. de Leemans et M. Goyens (éd.), *Aristotle's Problemata in Different Times and Tongues*, Leuven, Leuven University Press, 2006, p. 199-225.

VAN DEN EYNDE, D., « Deux sources de la *Somme théologique* de Simon de Tournai », *Antonianum*, 24, 1949, p. 19-42.

FERRUOLO, S.C., *The Origins of the University. The Schools of Paris and Their Critics (1100-1215)*, Stanford, Stanford University Press, 1985.

FOUCAULT, M., *Folie et déraison. Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Plon, 1961.

GARVIN, J.N., « Peter of Poitiers and Simon of Tournai on the Trinity », *Recherches de théologie ancienne et médiévale*, 16, 1949, p. 314-316.

GLORIEUX, P., « Mauvaise action et mauvais travail. Le *Contra quatuor labyrinthos Franciae* », *Recherches de théologie ancienne et médiévale*, 32, 1954, p. 179-193.

GOROCHOV, N., « L'Université recrute-t-elle dans la ville ? Le cas de Paris au XIII^e siècle », dans P. Gilli, J. Verger et D. le Blévec (éd.), *Les universités et la ville au Moyen Âge. Cohabitation et tension*, Leiden, Brill, 2007, p. 257-296.

GUNNY, A., « Le Traité des trois imposteurs et ses origines arabes », *Dix-huitième siècle*, 28, 1996, p. 169-174.

HARING, N.M., « Simon of Tournai and Gilbert of Poitiers », *Mediaeval Studies*, 27, 1965, p. 325-330.

–, « Simon of Tournai's Commentary on the Socalled Athanasian Creed », *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Âge*, 43, 1976, p. 135-199.

HASKINS, C.H., *Studies in Mediaeval Culture*, Cambridge, Clarendon Press, 1929.

HOAREAU-DODINAU, J., « Le blasphème au Moyen Âge. Une approche juridique », *Atalaya*, 5, 1994, p. 193-210.

JANIN, H., *The University in Medieval Life (1179-1499)*, Jefferson, McFarland, 2008.

DE LIBERA, A., *Penser au Moyen Âge*, Paris, Seuil, 1991.

–, *Métaphysique et noétique. Albert le Grand*, Paris, 2005.

–, « Les Ecoles et la tradition intellectuelle au Moyen Âge », dans F. Lestringant et M. Prigent (éd.), *Histoire de la France littéraire, Tome I, Naissances, Renaissances, Moyen Âge- XVI^e siècle*, Paris, PUF, 2006, p. 543-553.

LOTTIN, O., « Alain de Lille, une des sources des *Disputationes* de Simon de Tournai », *Recherches de théologie ancienne et médiévale*, 17, 1950, p. 175-186.

MARMO, C., « Simon of Tournai's *Institutiones in sacram paginam*. An Edition of His Introduction about Signification », *Cahiers de l'Institut du Moyen Âge Grec et Latin*, 67, 1997, p. 93-103.

L. MASSIGNON, « La légende *De tribus impostoribus* et ses origines islamiques », *Revue de l'histoire des Religions*, 82, 1920, p. 74-78.

NEWMAN, J.H., *The Idea of University*, London, Longmans and Green, 1858.

PLATELLE, H., *Thomas de Cantimpré. Les exemples du Livre des abeilles. Une vision médiévale*, Turnhout, Brepols, 1997.

SCHMAUS, M., « Die Trinitätslehre des Simon von Tournai », *Recherches de théologie ancienne et médiévale*, 3, 1931, p. 373-385.

–, « Die Texte der Trinitätlehre in den Sententiae des Simons von Tournai », *Recherches de théologie ancienne et médiévale*, 4, 1932, p. 60-72.

R. SOUTHERN, « The Schools of Paris and the Schools of Chartres », dans R.L. Benson et G. Constable (éd.), *Renaissance and Renewal in the Twelfth Century*, Oxford, Clarendon Press 1982, p. 113-137.

VERGER, J., *Les universités françaises au Moyen Age*, Leiden, Brill, 1995.

–, *L'essor des Universités au XIIIe siècle*, Paris, Cerf, 1997.

WARICHEZ, J., « Simon de Tournai », *Biographie nationale*, Bruxelles, E. Bruylant, 1920, p. 544b - 553a.

WEIJERS, O., *Le maniement du savoir. Pratiques intellectuelles à l'époque des premières universités (XIIIe-XIVe siècles)*, Turnhout, Brepols, 1996.

–, *La « disputatio » dans les Facultés des arts au Moyen Age*, Turnhout, Brepols, 2002.

–, *Queritur utrum. Recherches sur la disputatio dans les universités médiévales*, Turnhout, Brepols, 2009.

YOUNG, S.E., « “Consilio hominum nostrorum”. A Comparative Study of Royal Responses to Crisis at the University of Paris, 1200-1231 », *History of Universities*, 22, 2007, p. 1-20.